



HAL
open science

La Havane : la ville discontinue, des territorialités en pointillé...

Anne-Peggy Hellequin

► **To cite this version:**

Anne-Peggy Hellequin. La Havane : la ville discontinue, des territorialités en pointillé.... Territoires et Sociétés dans les Amériques, Nov 2007, Rennes, France. 6 p. halshs-00252035

HAL Id: halshs-00252035

<https://shs.hal.science/halshs-00252035>

Submitted on 12 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La Havane : la ville discontinue, des territorialités en pointillé...

Anne-Peggy Hellequin^{1,A}

¹ IMN (EA 1702)
Université du Littoral-Côte d'Opale
21 quai de la Citadelle
59140 Dunkerque

aph@univ-littoral.fr

^A Maître de Conférences en géographie

Résumé : Ville révolutionnaire pour les Européens, capitale du socialisme à la cubaine, destination touristique internationale émergente, La Havane se caractérise aujourd'hui par des discontinuités multiples qui prennent des formes matérielles et immatérielles. L'objet de communication est de s'intéresser à la capitale cubaine en l'envisageant au regard de clivages socio-spatiaux. Ainsi, nous mettrons en évidence un ensemble de discontinuités qui pourraient caractériser la ville et mettre en évidence des territorialités spécifiques. L'histoire de la Havane qui a fait se succéder Espagnols, Américains, Soviétiques et touristes internationaux sur un même territoire impose une juxtaposition architecturale exceptionnelle. Juxtaposition que l'on retrouve à travers les trames urbaines qui s'inspirent des modèles hispaniques, de la ville nord-américaine puis des hygiénistes par exemple. Par ailleurs, les logiques économiques récentes ont fait émerger une ville duale où certains lieux ne sont accessibles qu'aux possesseurs de pesos convertibles et d'autres lieux réservés aux pesos. Ces discontinuités prennent une acuité particulière dans la Habana Vieja, centre historique d'une ville de plus de deux millions d'habitants. Nous montrerons ainsi comment à l'intérieur d'un espace se construisent des territorialités en pointillés, c'est-à-dire discontinues. L'identification de ces derniers pourrait fonder une citoyenneté havanaise.

Mots-Clés: Discontinuités, forme urbaine, La Havane, ville-frontière.



L'objet de cette communication (nous insisterons ici sur le statut de ce texte) est de scandier la discontinuité, de réciter la litanie des différences. Elle correspond à un souhait méthodologique pour s'opposer au choix de toujours travailler sur les ressemblances, comme dans nos travaux plus anciens (Hellequin, 1998). Aujourd'hui l'idée est donc de travailler sur la dissemblance spatiale. Cette dernière qui signifie le manque de ressemblance correspond à une différenciation spatiale qui fait écho lui-même au concept de ségrégation socio-spatiale. Nous lui préférons l'idée de discontinuité. En reprenant la définition de J.- C. Gay (Gay, 1995, p. 7) les discontinuités spatiales représentent des limites à différentes échelles, mais il faut y ajouter les « *formes spatiales provenant d'une rupture dans l'évolution d'un phénomène à l'origine de structures auréolaires ou bandées ...* », elles peuvent être aussi des « *interfaces entre deux ensembles spatiaux* » (Gay, 1995). La question qui se pose est de définir la ville discontinue. En fait, il est plus facile de partir de la continuité. On admet que la ville est un objet géographique, ou bien un phénomène spatial dont on peut étudier la répartition et la disposition à la surface de la terre. Une continuité urbaine pourrait être alors entendue comme une isotropie de l'étendue (égale dans toutes ses directions). Pourtant cette continuité urbaine théorique est quasiment mythique puisque l'action anthropique produit de la différenciation, tous les espaces ne sont pas égaux, il suffit de se remémorer rapidement les distinctions essentielles entre profane et sacré que l'on retrouve dans toutes les sociétés. L'idée que nous allons débattre ici, est qu'il existe à la Havane des différenciations spatiales très diverses et qui donnent à voir une ville discontinue et qui élaborent en elles-même une citadinité spécifique. Nous construirons ici une argumentation rhétorique qui pourrait être presque considérée comme un exercice de style très dynamique surtout en communication orale. Enfin, il nous faut revenir sur le terme de territorialité que nous prendrons dans une définition simple de « *relation au territoire* », (Lévy et Lussault, 2003), en précisant peut-être qu'il s'agirait plus particulièrement de l'observation d'une citadinité, c'est-à-dire une façon d'être habitant d'une ville et ici d'être habitant de la Havane.

1. Discontinuités des formes urbaines : un paysage enchevêtré

Alors que Paris frappe par son homogénéité ; les grandes percées, la pierre de taille et l'immeuble constituent un ensemble de signes identificatoires de la ville, le promeneur est frappé à La Havane par la succession de trames urbaines. Un long transect réalisé de l'est vers l'ouest permettrait de voir se dérouler toute l'histoire de la ville et les influences qu'elle a subie. En effet, la ville porte la trace de quatre modèles urbanistiques (et architecturaux) qui sont autant de phases importantes de l'histoire de Cuba, et aussi quatre modèles de société. Se succèdent, un centre historique colonial (aujourd'hui touristique), une ville de la période républicaine (Centro Habana et Vedado), une ville américaine étalée le long de grandes avenues associées à un front de mer d'hôtels touristiques internationaux (Miramar). Prévu avant 1959, Habana del este et Alamar constituent enfin une illustration archétypale de la ville socialiste. Plus ponctuellement on pourrait définir un cinquième ensemble plus délicat à saisir le modèle s'inscrit cette fois en filigrane de la ville. Ainsi, les formes informent sur les relations sociales pour qui sait les lire (Segaud, 2007).



- Un modèle urbanistique colonial

Fondée en 1519, La Havane se développe au bord d'une baie exceptionnelle. Elle accueille des navires faisant le chemin entre l'Ancien Monde et le Nouveau Monde. Cette fonction portuaire permet un développement assez constant. Les fortifications permettent d'accentuer l'aspect défensif de la ville et offrent encore plus un abri aux populations et aux navires de passage. De cette origine coloniale, cette première génération de ville portuaire conserve des héritages urbains importants. La création de la Plaza de Armas, véritable cristallisation du pouvoir colonial dans les villes, se fait à quelques centaines de mètres du rivage¹. Elle rassemble notamment le Cabildo, le Palais du Gouverneur et la prison. A quelques centaines de mètres, est édifiée la Cathédrale et la place éponyme qui constituent un second lieu de centralité. Ce système est complété par la Plaza Vieja qui est dédiée au commerce. Cette dernière deviendra un espace essentiel dans la citadinité de La Havane. Elle est le véritable cœur de la première Havane. Un autre héritage, est l'orientation des rues principales, qui sont orientées par rapport au port originel, ici Est-Ouest, de toute la ville de l'époque on descend vers le port, ou on en remonte. Si la morphologie urbaine des quartiers anciens est marquée par la fonction portuaire coloniale, la forme architecturale porte aussi la trace de cette fonction portuaire. L'habitat est ainsi très structuré autour du stockage des marchandises : au rez-de-chaussée se trouvent les entrepôts, dans les étages se répartissent l'activité et l'habitation. Alors que l'empire colonial s'étirole au fil du XIXe siècle, l'empreinte espagnole se fait encore sentir fortement par des embellissements et le développement portuaire. L'*Alameda de Paula*, la grande avenue qui longe le port et sépare le centre historique de la baie, est aménagée pour devenir le lieu de promenade des Havanais. Des fontaines sont installées aux extrémités, un terre-plein central autorise la déambulation piétonne, les bancs et les arbres plantés permettent de s'arrêter.

- La période Républicaine qui commence avec le XXe siècle, se traduit par de nouveaux aménagements et par l'édification de nouveaux lieux de pouvoirs. La trame des rues se développe selon un tracé en damier qui s'oriente cette fois plus nettement est-ouest à partir du de l'avenue Paseo de Marti (Prado) qui sera construit sur le glacis des anciennes fortifications. Progressivement est aussi aménagé une longue avenue le long du front de Mer (Malecon). La modernité s'installe. L'architecture évolue aussi on passe du baroque (assez modeste) de la Habana Vieja à un style éclectique. Progressivement l'influence nord-américaine se fait sentir sur la capitale cubaine tant en termes de moyens financiers que de modèles urbanistiques. Un nouveau quartier central destiné à cette bourgeoisie va être érigé au-delà de Centro Habana vers Vedado. Nous sommes ici en présence d'un tracé en quadrillage élargi qui reprend la forme des blocks et utilise la numérotation. Dans ce quartier vont se retrouver les grands hôtels américains et un ensemble de maisons individuelles entourées de jardins de la bourgeoisie cubaine.

- Après les années trente, la ville va encore s'étendre vers l'ouest, vers Miramar, et on retrouvera là le modèle de ville nord-américaine très étalée avec des grandes maisons en retrait de larges avenues plantées. La Cinquième Avenue devenant un axe préférentiel de localisation pour la grande bourgeoisie et les propriétaires terriens américains et cubains (Segre et al, 1997).

¹ Comme le recommandent les *Leyes de Indias*



- Avec la révolution de 1959, un nouveau modèle urbain se développe à l'est de la ville. Symboliquement, le futur quartier Habana de Este se substitue aux opérations privées prévues précédemment. Alors que le projet de construction était destiné à la bourgeoisie, la Unidad Vecinal « la Habana del Este » voulue comme la première grande expérience urbanistique socialiste pour 10 000 habitants est vouée aux travailleurs cubains autrefois logés dans des habitats insalubres de la ville. Le projet reprend les principaux principes de l'urbanisme contemporain mis en œuvre dans les pays socialistes (Segre, 1989). Il s'agit de petits immeubles collectifs détachés de la rue, entourés d'espaces verts, qui les séparent de la rue. Des services aux populations sont disséminés dans le quartier. La trame urbaine très aérée donne à lire un espace peu dense alternant des petits ensembles 4 à 10 étages. Progressivement la préfabrication se développe et permet des constructions assez homogènes. Alamar se placera dans cette opération en utilisant massivement la force des « microbrigades » ce qui lui donne une identité assez exceptionnelle (Morucci, 2006).

Ainsi quatre modèles urbanistiques se succèdent dans la ville, plus qu'ailleurs peut-être les paysages urbains portent la trace et le poids des influences successives.

2. la ville frontière

D'autres ruptures dans la continuité sont perceptibles, elles reposent sur les caractéristiques politiques et géographiques de la ville. On peut en effet rapprocher la ville de La Havane des réflexions sur les villes frontalières, la frontière étant présente à différentes échelles. Elle est la ville et capitale d'un pays et à ce titre bénéficie d'une situation de frontière entre le pays et le reste du monde. Et c'est à La Havane que se cristallisent les spécificités de la situation cubaine. Les difficiles relations cubano américaines pèsent sur la situation du pays et le laisse en marge des grands échanges économiques. Pourtant, les relations avec les Etats-Unis passent par La Havane, qu'ils s'agissent des migrants clandestins (Balseros de la période spéciale) ou de voyages autorisés des personnes âgées. Mais d'autres frontières existent à l'échelle du pays en effet, les migrations interrégionales sont contrôlées à Cuba, et font de chaque ville ou province une sorte d'unité migratoire.

D'autres situations frontalières peuvent être évoquées, on utilise alors la notion de limite entre deux unités géographiques : nous sommes ici dans une ville face à la mer, ce qui joue alors la discontinuité à deux niveaux. D'une part il s'agit d'une ville-portuaire qui représente aujourd'hui une spécificité, c'est-à-dire que nous avons une étendue très anthropisée confrontée à un espace d'échanges maritimes qui porte en lui le mythe des échanges et des voyages et donc de la liberté. Compte tenu du blocus américain, le port de La Havane n'est pas une porte d'ouverture vers un ailleurs, ici la porte est à demi-close ou mal fermée. Alors que La Havane a été fondée sur cette fonction portuaire qui lui a permis d'être une véritable capitale entre l'Amérique et l'Europe, un pôle de d'échanges formidables, elle a disparu des grands trafics maritimes. De même, alors que les promenades maritimes du XIXe siècle sont devenues des espaces publics très valorisés, notamment en Amérique, l'*Alameda de Paula* est en déshérence. C'est plutôt le Malecon qui joue ce rôle d'espace récréatif. Il s'apparente alors à un espace de liberté comme souligné par P.-A. Barthel (2006) à propos de la corniche de Tunis par rapport aux lieux plus anciens de ville. Ces derniers sont plus normés et plus marqués par le poids des traditions, la promenade de bord de mer devenant alors un espace de rencontres libéré des conventions.



3. Des différences accentuées par un accès différencié à l'espace

Une dernière discontinuité peut-être mise en évidence ici qui se fonde sur un système économique exceptionnel où coexistent plusieurs monnaies qui donnent accès à des lieux différents. Le peso cubain, le peso convertible et le dollar circulent tous les trois dans l'île. Pour simplifier, et nonobstant le fait que les réglementations évoluent au fil des années et d'un processus d'ouverture et de fermeture du pays, on peut dire que le peso cubain est la monnaie de base du pays, dans lequel sont versés les salaires. D'autre part, on a une partie de l'économie qui fonctionne sur le dollar américain et les pesos convertibles. Ces derniers correspondent aux dollars dépensés par les touristes étrangers sur le sol cubain et d'autre part aux fonds envoyés par les Cubains de l'étranger à leur famille restée dans l'île. A partir de cette triade, les espaces s'organisent de façon duale : les lieux à pesos et les lieux à pesos convertibles (anciennement à dollars). Schématiquement, les hôtels et restaurants internationaux, les activités touristiques se payent en pesos convertibles et il existe un système commercial de détail en pesos composés de commerces alimentaires ou d'équipement de la personne et de la maison. On pourrait compliquer cela en dissociant les commerces de la *Libreta*, qui sont un ensemble de produits alimentaires de base dont les prix sont maintenus très bas par l'Etat et un marché libre payable en pesos.

Ces trois monnaies construisent une ville discontinue. Il est possible d'évoquer même une privatisation ou peut être pour être plus précis une privation de l'espace (on revient ici sur la notion de ségrégation). On parle aujourd'hui de cette privatisation notamment à propos des résidences fermées qui restreignent l'accès à l'espace public. La fermeture des espaces privés internationaux est ancienne à la Havane, à la fin des années 80, des chaînes symbolisées l'interdiction d'accéder aux installations touristiques. Les hôtels étaient ainsi enclos. On retrouve des situations comparables dans les zones touristiques, en Afrique notamment. Cette fermeture prend aujourd'hui une forme très particulière puisqu'elle est quasiment invisible et ne peut être détectée que par l'observation assez fine des moyens de paiement acceptés. Plus marquante encore est la fermeture de l'espace public. Que dire en effet d'une place à la symbolique très forte pour les citoyens où les seuls commerces présents n'acceptent que les pesos convertibles. La place est selon nous fermée pour les Cubains. Dans son réaménagement, la Plaza Vieja a perdu aussi ses bancs, et est devenu un lieu de passage pour les Cubains. En réhabilitant la vieille ville, on entrevoit ici le cinquième modèle urbanistique porteur lui aussi d'un modèle de société (Scarpaci, 2000). On a donc une ville fermée avec des espaces pour Cubains et des espaces pour touristes. La situation se complique depuis quelques années, l'accès aux « lieux en dollars, aujourd'hui pesos convertibles » n'est plus interdit aux Cubains, même si ceux-ci sont repérés très rapidement par le personnel de service. Très vite, le possesseur de la monnaie libératrice est soupçonné de trafics, de services aux touristes ou envié car il dispose d'une famille exilée. Enfin, pour parfaire cet imbroglio, on peut citer les supermarchés alimentaires ouverts par l'Etat où ne paye qu'en pesos convertibles, et destinés aux Cubains. A La Havane, se juxtaposent ainsi des lieux aux accès différenciés, où le citoyen ne peut accéder qu'en fonction de la monnaie dont il dispose. Pour essayer de remédier aux tensions inévitables certains événements (concerts par exemple) peuvent bénéficier d'une double tarification qui permet aux Cubains et aux touristes de fréquenter les mêmes lieux.



Conclusion

La question qui était posée s'intéressait à la qualité d'une relation au territoire pour les habaneros dans une ville clivée où le port est fermé, où chaque système politique produit un système spatial, où la monnaie dont vous disposez organise l'espace en lieux ouverts et lieux fermés. Nous avons utilisé le terme de pointillé pour mieux insister sur le fait que les relations au territoire sont discontinues, qu'il ne s'agit pas de barrières physiques mais d'autres beaucoup ténues, pourtant connues et repérées par les habitants. Cette distinction qui introduit de la hiérarchie entre les espaces pourrait être un signe distinctif de la cidadinité havanaise. On pourrait ainsi paraphraser la terminologie de J. Rémy pour qui la rupture se fait entre les mobiles et les captifs, en parlant d'une ville discontinue où les territorialités sont marquées plutôt par l'immobilité, les citoyens devenant des captifs de leurs propres moyens financiers ceux-ci limitant même l'accès à l'espace public. Nous sommes bien en face de populations captives. Evidemment par rapport à ces discontinuités, la population va mettre en place des stratégies d'évitement des espaces clos en se procurant coûte que coûte (vols, prostitution, mendicité en direction des touristes) et de façon très discrète, la monnaie libératrice.

Bibliographie :

- Barthel P.-A., (2006) : *“Mondialisation, urbanité et néo-maritimité : la corniche du Lac de Tunis”*, *L'Espace Géographique*, 2, 177-187.
- Gay J.-C., 1995, **Les discontinuités spatiales**, Economica, Paris, 112 p.
- Hellequin A.-P., (1998) : **Genèse et dynamique des centres historiques de la Méditerranée américaine**, Thèse de Doctorat, Institut d'Urbanisme de Paris, Paris XII, 300 p.
- Morucci B., (2006) : **Alamar, un quartier cubain**, Editions de l'Harmattan, Paris, 220 p.
- Scarpaci J., (2000) : *“Reshaping Habana Vieja : revitalisation, historic preservation and restructuring in the socialist city”* *Urban Geography*, 21, 8, 724-744.
- Segaud M., (2007) : **Anthropologie de l'espace**, Armand Colin, Paris, 223 p.
- Segre R. Coyula M., Scarpaci, (1997) : **Havana, two faces of the Antillean Metropolis**, John Wiley and Son, Chichester, 400p.
- Segre R., (1989) : **Arquitectura Y urbanismo de la Revolución Cubana**, Editorial Pueblo y Education, La Habana.